

Pendant ces nouveaux loisirs, celui-ci résolut d'avoir avec le capitaine une conversation importante : il s'agissait de faire revenir Hatteras sur cette idée de reprendre la route du nord sans emporter une chaloupe, un canot quelconque, un morceau de bois, enfin de quoi franchir les bras de mer ou les détroits. Le capitaine, si absolu dans ses idées, s'était formellement prononcé contre l'emploi d'une embarcation faite des débris du navire américain.

Le docteur ne savait trop comment entrer en matière, et cependant il importait que ce point fût promptement décidé, car le mois de juin amènerait bientôt l'époque des grandes excursions. Enfin, après avoir longtemps réfléchi, il prit un jour Hatteras à part, et, avec son air de douce bonté, il lui dit :

« Hatteras, me croyez-vous votre ami ?

« Certes, répondit le capitaine avec vivacité, le meilleur, et même le seul.

« Si je vous donne un conseil, reprit le docteur, un conseil que vous ne me demandez pas, le regarderez-vous comme désintéressé ?

« Oui, car je sais que l'intérêt personnel ne vous a jamais guidé ; mais où voulez-vous en venir ?

« Attendez, Hatteras, j'ai encore une demande à vous faire. Me croyez-vous un bon Anglais, comme vous, et ambitieux de gloire pour mon pays ? »

Hatteras fixa le docteur d'un œil surpris. « Oui, répondit-il, en l'interrogeant du regard sur le but de sa demande.

« Vous voulez arriver au pôle nord, reprit le docteur ; je conçois votre ambition, je la partage, mais pour parvenir à ce but, il faut faire le nécessaire.

« Eh bien, jusqu'ici, n'ai-je pas tout sacrifié pour réussir ?

« Non, Hatteras, vous n'avez pas sacrifié vos répulsions personnelles, et en ce moment, je vous vois prêt à refuser les moyens indispensables pour atteindre le pôle.

« Ah ! répondit Hatteras, vous voulez parler de cette chaloupe, de cet homme... »

« Voyons, Hatteras, raisonnons sans passion, froidement, et examinons cette question sous toutes ses faces. La côte sur laquelle nous venons d'hiverner peut être interrompue ; rien ne nous prouve qu'elle se prolonge pendant six degrés au nord ; si les renseignements qui vous ont amené jusqu'ici se justifient, nous devons, pendant les mois d'été, trouver une vaste étendue de mer libre. Or, en présence de l'Océan Arctique, dégagé de glace et propice à une navigation facile, comment ferons-nous, si les moyens de le traverser nous manquent ? »

Hatteras ne répondit pas. « Voulez-vous donc vous trouver à quelques milles du pôle nord sans pouvoir y parvenir ? »

Hatteras avait laissé retomber sa tête dans ses mains.

« Et maintenant, reprit le docteur, examinons la question à son point de vue moral. Je conçois qu'un Anglais sacrifie sa fortune et son existence pour donner à l'Angleterre une gloire de plus ! Mais parce qu'un canot fait de quelques planches arrachées à un navire américain, à un bâtiment naufragé et sans valeur, aura touché la côte nouvelle ou parcouru l'Océan inconnu, cela pourra-t-il réduire l'honneur de la découverte ? Est-ce que si vous aviez rencontré vous-même, sur cette plage, la coque d'un navire abandonné, vous auriez hésité à vous en servir ? N'est-ce pas au chef seul de l'expédition qu'appartient le bénéfice de la réussite ? Et je vous demande si cette chaloupe, construite par quatre Anglais, montée par quatre Anglais, ne sera pas anglaise depuis la quille jusqu'au plat-bord ? »

Hatteras se taisait encore.

« Non, fit Clawbonny, parlons franchement, ce n'est pas la chaloupe qui vous tient au cœur, c'est l'homme.

« Oui, docteur, oui, répondit le capitaine, cet Américain, je le hais de toute une haine anglaise, cet homme que la fatalité a jeté sur mon chemin... »

« Pour vous sauver !

« Pour me perdre ! Il me semble qu'il me nargue, qu'il parle en maître ici, qu'il s'imagine tenir ma destinée entre ses mains et qu'il a deviné mes projets. Ne s'est-il pas dévoilé tout entier, quand il s'est agi de nommer ces terres nouvelles ? A-t-il jamais avancé ce qu'il était venu faire sous ces latitudes ? Vous ne m'ôtez pas de l'esprit une idée qui me tue ; c'est que cet homme est le chef d'une expédition de découverte envoyée par le gouvernement de l'Union.

« Et quand cela serait, Hatteras, qui prouve que cette expédition cherchait à gagner le pôle ? L'Amérique ne peut-elle pas tenter, comme l'Angleterre, le passage du nord-ouest ? En tout cas, Altamont ignore absolument vos projets, car ni Johnson, ni Bell, ni vous, ni moi, nous n'en avons dit un seul mot devant lui.

« Eh bien, qu'il les ignore toujours !

« Il finira nécessairement par les connaître, car nous ne pouvons pas le laisser seul ici ?

« Et pourquoi pas ? demanda le capitaine, avec une certaine violence ; ne peut-il demeurer au Fort-Providence ?

« Il n'y consentirait pas, Hatteras ; et puis, abandonner cet homme que nous ne serions pas certains de retrouver au retour, ce serait plus qu'imprudent, ce serait inhumain ; Altamont viendra, il faut qu'il vienne ! mais comme il est inutile de lui donner maintenant des idées qu'il n'a pas, ne lui disons rien, et construisons une chaloupe destinée en apparence à la reconnaissance de ces nouveaux rivages. »

Hatteras ne pouvait se décider à se rendre aux idées de son ami ; celui-ci attendait une réponse, qui ne se faisait pas.

« Et si cet homme refusait de consentir au dépeçage de son navire ? dit enfin le capitaine.

« Dans ce cas, vous auriez le bon droit pour vous ; vous construiriez cette chaloupe malgré lui, et il n'aurait plus rien à prétendre.

« Fasse donc le ciel qu'il refuse ! s'écria Hatteras.

« Avant un refus, répondit le docteur, il faut une demande ; je me charge de la faire. »

En effet, le soir même, au souper, Clawbonny amena la conversation sur certains projets d'excursions pendant les mois d'été, destinées à faire la relevé hydrographique des côtes.

« Je pense, Altamont, dit-il, que vous serez des nôtres ?

« Certes, répondit l'Américain, il faut bien savoir jusqu'où s'étend cette terre de la Nouvelle-Amérique. »

Hatteras regardait fixement son rival pendant qu'il répondait ainsi.

« Et pour cela, reprit Altamont, il faut faire le meilleur emploi possible des débris du *Porpoise* ; construisons donc une chaloupe solide et qui nous porte loin.

« Vous entendez, Bell, dit vivement le docteur ; dès demain nous nous mettrons à l'ouvrage. »

CHAPITRE XV. — LE PASSAGE DU NORD-OUEST

Le lendemain, Bell, Altamont et le docteur se rendirent au *Porpoise* ; le bois ne manquait pas ; l'ancienne chaloupe du trois-mâts, défoncée par le choc des glaçons, pouvait encore fournir les parties principales de la nouvelle. Le charpentier se mit donc immédiatement à l'œuvre ; il fallait une embarcation capable de tenir la mer, et cependant assez légère pour pouvoir être transportée sur le traîneau.

Pendant les derniers jours de mai, la température s'éleva ; le thermomètre remonta au degré de congélation ; le printemps revint pour tout de bon, cette fois, et les hivernés dirent quitter leurs vêtements d'hiver. Les pluies étaient fréquentes ; la neige commença bientôt à profiter des moindres déclivités du terrain pour s'en aller en chutes et en cascades.

Hatteras ne put contenir sa satisfaction en voyant les champs de glace donner les premiers signes de dégel. La mer libre, c'était pour lui la liberté.

Si ses devanciers se transportent ou non sur cette grande question du bassin polaire, c'est ce qu'il espérait savoir avant peu. De là dépendait tout le succès de son entreprise.

Un soir, après une assez chaude journée, pendant laquelle les symptômes de la décomposition des glaces s'accusèrent plus manifestement, il mit la conversation sur ce sujet si intéressant de la mer libre.

Il reprit la série des arguments qui lui étaient familiers, et trouva comme toujours dans le docteur un chaud partisan de sa doctrine. D'ailleurs, ses conclusions ne manquaient pas de justesse.

« Il est évident, dit-il, que si l'Océan se débarrasse de ses glaces devant la baie Victoria, sa partie méridionale sera également libre jusqu'au Nouveau-Cornouailles et jusqu'au canal de la Reine. Penny et Belcher l'ont vu tel, et ils ont certainement bien vu. »

« Je le crois comme vous, Hatteras, répondit le docteur, et rien n'autorisait à mettre en doute la bonne foi de ces illustres marins ; on tentait vainement d'expliquer leur découverte par un effet du mirage ; mais ils se montraient trop affirmatifs pour ne pas être certains du fait.

« J'ai toujours pensé de cette façon, dit Altamont, qui prit alors la parole ; le bassin polaire s'étend non-seulement dans l'ouest, mais aussi dans l'est. »

« On peut le supposer, en effet, répondit Hatteras, »

« On doit le supposer, reprit l'Américain, car cette mer libre, que les capitaines Penny et Belcher ont vue près des côtes de la terre Grinnel, Morton, le lieutenant de Kane, l'a également aperçue dans le détroit qui porte le nom de ce hardi savant ! »

« Nous ne sommes pas dans la mer de Kane, répondit sèchement Hatteras, et par conséquent nous ne pouvons vérifier le fait.

« Il est supposable, du moins, dit Altamont. »

« Certainement, répliqua le docteur, qui voulait éviter une discussion inutile. Ce que pense Altamont doit être la vérité ; à moins de dispositions particulières des terrains environnants, les mêmes effets se produisent sous les mêmes latitudes. Aussi, je crois à la mer libre dans l'est aussi bien que dans l'ouest. »

« En tout cas, peu nous importe ! dit Hatteras. »

« Je ne dis pas comme vous, Hatteras, reprit l'Américain, que l'indifférence affectée du capitaine commençait à échauffer, cela pourra avoir pour nous une certaine importance ! »

« Et quand, je vous prie ? »

« Quand nous songerons au retour. »

« Au retour ! s'écria Hatteras. Et qui y pense ? »

« Personne, répondit Altamont, mais enfin nous nous arrêterons quelque part, je suppose. »

« Où cela ? » fit Hatteras.

Pour la première fois, cette question était directement posée à l'Américain. Le docteur eût donné un de ses bras pour arrêter net la discussion.

Altamont ne répondant pas, le capitaine renouvela sa demande.

« Où cela ? fit-il en insistant. »

« Où nous allons ! répondit tranquillement l'Américain. »

« Et qui le sait ? dit le conciliant docteur. »

« Je prétends donc, reprit Altamont, que si

nous voulons profiter du bassin polaire pour revenir, nous pourrions tenter de gagner la mer de Kane ; elle nous mènera plus directement à la mer de Baffin.

« Vous croyez ? fit ironiquement le capitaine. »

« Je le crois, comme je crois que si jamais ces mers boréales devenaient praticables, on s'y rendrait par ce chemin qui est plus direct. Oh ! c'est une grande découverte que celle du Dr. Kane ! »

« Vraiment ! fit Hatteras en se mordant les lèvres jusqu'au sang. »

« Oui, dit le docteur, et on ne peut le nier, et il faut laisser à chacun son mérite. »

« Sans compter qu'avant ce célèbre marin, reprit l'Américain obstiné, personne ne s'était avancé aussi profondément dans le nord. »

« J'aime à croire, reprit Hatteras, que maintenant les Anglais ont le pas sur lui ! »

« Et les Américains ! fit Altamont. »

« Les Américains ! répondit Hatteras. »

« Que suis-je donc ? dit fièrement Altamont. »

« Vous êtes, répondit Hatteras, d'une voix à peine contenue, vous êtes un homme qui prétend accorder au hasard et à la science une même part de gloire ! Votre capitaine américain s'est avancé loin dans le nord, mais le hasard seul... »

« Le hasard ! s'écria Altamont ; vous osez dire que Kane n'est pas redevable à son énergie et à son savoir de cette grande découverte ? »

« Je dis, répliqua Hatteras, que ce nom de Kane n'est pas un nom à prononcer dans un pays illustre par les Parry, les Franklin, les Ross, les Belcher, les Penny, dans ces mers qui ont livré le passage du Nord-Ouest à l'Anglais MacClure... »

« MacClure ! riposta vivement l'Américain, vous citez cet homme, et vous vous élevez contre les bénéfices du hasard ? N'est-ce pas le hasard seul qui l'a favorisé ? »

« Non, répondit Hatteras en s'animant, non ! C'est son courage, son obstination à passer quatre hivers au milieu des glaces... »

« Je le crois bien, répondit l'Américain ; il était pris, il ne pouvait revenir, et il a fini par abandonner son navire l'*Investigator* pour regagner l'Angleterre ! »

« Mes amis, dit le docteur... »

« D'ailleurs, reprit Altamont en l'interrompant, laissons l'homme et voyons le résultat. Vous parlez du passage du Nord-Ouest : eh bien, ce passage est encore à trouver ! »

Hatteras bondit à cette phrase ; jamais question plus irritante n'avait surgi entre deux nationalités rivales !

Le docteur essaya encore d'intervenir.

« Vous avez tort, Altamont, dit-il. »

« Non pas ! je soutiens mon opinion, reprit l'entêté ; le passage du Nord-Ouest est encore à trouver, à franchir si vous l'aimez mieux ! MacClure ne l'a pas remonté, et jamais, jusqu'à ce jour, un navire parti du détroit de Behring n'est arrivé à la mer de Baffin ! »

Le fait était vrai, absolument parlant. Que pouvait-on répondre à l'Américain ?

Cependant Hatteras se leva et dit :

« Je ne souffrirai pas qu'en ma présence la gloire d'un capitaine anglais soit plus longtemps attaquée ! »

« Vous ne souffrirez pas ! répondit l'Américain en se levant également, mais les faits sont là, et votre puissance ne va pas jusqu'à les détruire. »

« Monsieur ! fit Hatteras, pâle de colère. »

« Mes amis, reprit le docteur, un peu de calme ! nous discutons un point scientifique ! »

Le bon Clawbonny ne voulait voir qu'une discussion de science là où la haine d'un Américain et d'un Anglais était en jeu.

« Les faits, je vais vous les dire, reprit avec menace Hatteras, qui n'écoutait plus rien. »

« Et moi, je parlerai ! » riposta l'Américain. Johnson et Bell ne savaient quelle contenance tenir.

« Messieurs, dit le docteur avec force, vous me permettez de prendre la parole ! je le veux, dit-il ; les faits me sont connus comme à vous, mieux qu'à vous, et vous m'accorderez que j'en puis parler sans partialité. »

« Oui ! oui ! firent Bell et Johnson, qui s'inquiétaient de la tournure de la discussion, et créèrent une majorité favorable au docteur. »

« Allez, monsieur Clawbonny, dit Johnson, ces messieurs vous écouteront, et cela nous instruira tous. »

« Parlez donc ! » fit l'Américain.

Hatteras reprit sa place en faisant signe d'acquiescement, et se croisa les bras.

« Je vais vous raconter les faits dans toute leur vérité, dit le docteur, et vous pourrez me reprendre, mes amis, si j'ometts ou si j'altère un détail. »

« Nous vous connaissons, M. Clawbonny, répondit Bell, et vous pouvez conter sans rien craindre. »

« Voici la carte des mers polaires, reprit le docteur, qui s'était levé pour aller chercher les pièces du procès ; il sera facile d'y suivre la navigation de MacClure, et vous pourrez juger en connaissance de cause. »

Le docteur étala sur la table l'une de ces excellentes cartes publiées par ordre de l'Amirauté, et qui contenaient les découvertes les plus modernes faites dans les régions arctiques ; puis il reprit en ces termes :

« En 1848, vous le savez, deux navires, l'*Herald*, capitaine Kellet, et le *Plover*, commandant Moore, furent envoyés au détroit de Behring pour tenter d'y retrouver les traces de Franklin ; leurs recherches demeurèrent infructueuses ; en 1850, ils furent rejoints par MacClure, qui commandait l'*Investigator*, navire sur lequel il venait de faire la campagne de 1849 sous les ordres de James Ross. Il était suivi du capi-

taine Collinson, son chef, qui montait l'*Enterprise* ; mais il le devança, et, arrivé au détroit de Behring, il déclara qu'il n'attendrait pas plus longtemps, qu'il partirait seul sous sa propre responsabilité, et, entendez-moi bien, Altamont, qu'il découvrirait Franklin ou le passage. »

Altamont ne manifesta ni approbation ni improbation.

« Le 5 août, reprit le docteur, après avoir communiqué une dernière fois avec le *Plover*, MacClure s'enfonça dans les mers de l'est par une route à peu près inconnue ; voyez, c'est à peine si quelques terres sont indiquées sur cette carte. Le 30 août, le jeune officier relevait le cap Bathurst ; le 6 septembre, il découvrait la terre Baring qu'il reconnut depuis faire partie de la terre de Banks, puis la terre du Prince-Albert ; alors il prit résolument par ce détroit allongé qui sépare ces deux grandes îles, et qu'il nomma le détroit du Prince de Galles. Entrez-y par la pensée avec le courageux navigateur ! Il espérait déboucher dans le bassin de Melville que nous avons traversé, et il avait raison de l'espérer ; mais les glaces, à l'extrémité du détroit, lui imposèrent une infranchissable barrière. Alors, arrêté dans sa marche, MacClure hiverna de 1850 à 1851, et pendant ce temps il va au travers de la banquise s'assurer de la communication du détroit avec le bassin de Melville. »

« Oui, fit Altamont, mais il ne la traversa pas. »

« Attendez, fit le docteur. Pendant cet hivernage, les officiers de MacClure parcoururent les côtes avoisinantes, Creswell, la terre de Baring ; Haswell, la terre du Prince Albert au sud, et Wynniatt le cap Walker au nord. En juillet, aux premiers dégels, MacClure tenta une seconde fois d'entraîner l'*Investigator* dans le bassin de Melville ; il s'en approche à vingt milles, vingt milles seulement ! mais les vents l'entraînent irrésistiblement au sud, sans qu'il puisse forcer l'obstacle. Alors, il se décide à redescendre le détroit du Prince de Galles, et à contourner la terre de Banks pour tenter par l'ouest ce qu'il n'a pu faire par l'est ; il vire de bord ; le 18, il relève le cap Kellet, et le 19, le cap du Prince Alfred, deux degrés plus haut ; puis, après une lutte effroyable avec les ice-bergs, il demeure soudé dans le passage de Banks, à l'entrée de cette suite de détroits qui ramènent à la mer de Baffin. »

« Mais il n'a pu les franchir, répondit Altamont. »

« Attendez encore, et ayez la patience de MacClure. Le 26 septembre, il prit ses positions d'hiver dans la baie de la Mercy, au nord de la terre de Banks, et y demeura jusqu'en 1852 ; avril arrive ; MacClure n'avait plus d'approvisionnement que pour dix-huit mois. Cependant, il ne veut pas revenir ; il part, traverse en traîneau le détroit de Banks et arrive à l'île Melville. Suivons-le. Il espérait trouver sur ces côtes les navires du commandant Austin envoyés à sa rencontre par la mer de Baffin et le détroit de Lancaster ; il touche le 28 avril à Winter-Harbour, au point même où Parry hiverna trente-trois ans auparavant ; mais de navires, aucun ; seulement, il découvre dans un cairn un document par lequel il apprend que MacClintock, le lieutenant d'Austin, avait passé l'année précédente, et était reparti. Oh un autre eût été désespéré, MacClure ne désespère pas. Il place à tout hasard dans le cairn un nouveau document, où il annonce son intention de revenir en Angleterre par le passage du Nord-Ouest qu'il a trouvé, en gagnant le détroit de Lancaster et la mer de Baffin. Si l'on n'entend plus parler de lui, c'est qu'il aura été entraîné au nord ou à l'ouest de l'île Melville ; puis il revint, non découragé, à la baie de la Mercy refaire un troisième hivernage, de 1852 à 1853. »

« Je n'ai jamais mis son courage en doute, répondit Altamont, mais son succès. »

« Suivons-le encore, répondit le docteur. Au mois de mars, réduit à deux tiers de ration, à la suite d'un hiver très-rigoureux où le gibier manqua, MacClure se décida à renvoyer en Angleterre la moitié de son équipage, soit par la mer de Baffin, soit par la rivière Mackensie et la Baie-d'Hudson ; l'autre moitié devait ramener l'*Investigator* en Europe. Il choisit les hommes les moins valides, auxquels un quatrième hivernage eût été funeste ; tout était prêt pour leur départ fixé au 15 avril, quand le 6, s'promenant avec son lieutenant Creswell sur les glaces, MacClure aperçut, accourant du nord et gesticulant, un homme, et cet homme, c'était le lieutenant Pim, du *Herald*, le lieutenant de ce même capitaine Kellet, qu'il avait laissé deux ans auparavant au détroit de Behring, comme je vous l'ai dit en commençant. Kellet, parvenu à Winter-Harbour, avait trouvé le document laissé à tout hasard par MacClure ; ayant appris de la sorte sa situation dans la baie de la Mercy, il envoya son lieutenant Pim au-devant du hardi capitaine. Le lieutenant était suivi d'un détachement de marins du *Herald*, parmi lesquels se trouvait un enseigne de vaisseau français, M. de Bray, qui servait comme volontaire dans l'état-major du capitaine Kellet. Vous ne mettez pas en doute cette rencontre de nos compatriotes ? »

« Aucunement, répondit Altamont. »

« Eh bien, voyons ce qui va arriver désormais, et si ce passage du Nord-Ouest aura été réellement franchi. Remarquez que si l'on reliait les découvertes de Parry à celles de MacClure, on trouverait que les côtes septentrionales de l'Amérique ont été reconnues. »

« Pas par un seul navire, répondit Altamont. »

« Non, mais par un seul homme. Continons. MacClure alla visiter le capitaine Kel-